



ACTION
ARTISTIQUE
DE LA VILLE
DE PARIS

Délégation à l'action artistique
Archives de Paris
François Gasnault

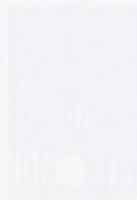
Le XXe arrondissement : la montagne à Paris

23740
ACTION ARTISTIQUE DE LA VILLE DE PARIS
ARCHIVES DE PARIS

LE XX^e ARRONDISSEMENT
La montagne à Paris

par Georges CASNABET et Jean-Philippe DUBOIS

Ce livre est dédié à la mémoire de Gérard Jacquemet, historien de Belleville.



© ACTION ARTISTIQUE DE LA VILLE DE PARIS
25, rue Saint-Louis-en-l'Île, 75004 Paris
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés
pour tous les pays, y compris la C.E.E.

Action artistique de la Ville de Paris :
I.S.B.N. 2-913246-04-4

DL-16 11 1999 47535

LE XX^e ARRONDISSEMENT
La montagne à Paris



Collection
PARIS ET SON PATRIMOINE

dirigée par
Béatrice de ANDIA
Délégué général à l'Action artistique de la ville de Paris



025037405



93
L

ACTION ARTISTIQUE DE LA VILLE DE PARIS
ARCHIVES DE PARIS

LE XX^e arrondissement
La montagne à Paris

Textes réunis par François GASNAULT et Jean-Philippe DUMAS

avec la collaboration de :

Béatrice de ANDIA, Marie-Claude BLANC-CHALEARD, Florence BOURILLON, Philippe CEBRON de LISLE, Marie CHABROL, Jean-Jacques COCHETON, Gérard CONTANT, Alain DALOTEL, Marion DENIZOT, Sophie DESCAT, Christiane DEMEULENAERE, Yankel FIJALKOW, Annie FOURCAULT, Marc GIROT, Thierry HALAY, Bertrand JOLY, Eric LAPIERRE, R.C. LEMOINE, Lionel LONGUEVILLE, Père J.P. MONNIER, Raymonde MONNIER, Guillaume NAHON, Philippe NIVET, Luc PASSION, Michel PIGENET, Michel et Monique PINÇON, Amina SELLALI, Patrick SIMON, Bernard ROULEAU, Danielle TARTAKOWSKY, Fabien THEOFILAKIS, Alice THOMINE, Henri ZUBER.

40

2000-1003143 Q



Butte de
au Chaumont

de place
Montmarte

Regard
des Cas
cade

Quillon

Le Puyouau

La Raquette

Couventes
Hospitalieres
de ND

les Eglise

Ab's
Antoine

Barriere

Butte de
Beauregard

Regard de
la Mous

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Regard
de la

Bois de
Pantin

Bois de
Romainville

les Sablons

Chateau des
Brieres

BAGNOLET

Chateau et Parc
de Bagnollet a SAR

Mont de
L'epine

GRAND
CHARONNE

Chateau de
Charonne

ND de
Paix

Charonne

Chapelle
S' Germain

Place
du Trône

Avenue de Vincennes

Barriere

LA PISSONNIERE

Chapelle
S' Germain



Paris vu de Belleville, 1614. Au premier plan, Anne d'Autriche et le jeune Louis XIII.

SOMMAIRE

Préface de Jean Tibéri	p. 8	La vie politique (1871- 1914)	p. 68
Préface de Michel Charzat	p. 10	B. Joly	
La Montagne à Paris	p. 14	La rue Haxo, mémoire impossible ?	p. 75
Belleville, Charonne, le temps des villages		A. Dalot	
<i>L'habitat et les hommes</i>		Le patronage Saint-Pierre	p. 82
Paysages au XVIII^e siècle	p. 31	Père J.P. Monnier	
B. Rouleau		L'église réformée de Béthanie	p. 86
Le pavillon Carré de Baudouin	p. 38	H. Zuber	
S. Descat		Quelques exemples d'œuvres sociales	p. 90
L'habitat de plaisance de Charonne	p. 43	C. Demeulenaere	
G. Nahon		Le théâtre de Belleville	p. 96
<i>Révolutions et utopies</i>		M. Girot	
Au temps de la Révolution	p. 50	<i>Equipements publics et urbanisation</i>	
R. Monnier		La Mairie du XX^e arrondissement	p. 103
Le télégraphe aérien de Belleville	p. 56	T. Halay	
G. Contant		L'œuvre des architectes municipaux	p. 111
Les Saints-Simoniens	p. 62	A. Thomine	
R.C. Lemoine		Sources et réservoirs	p. 119
De l'annexion à la Belle-Epoque		P. Cebron de Lisle	
<i>Politique et société</i>		L'hôpital Tenon	p. 124
		J.J. Cocheton	



Vue d'une carrière entre Belleville et Charonne 2^{ème} moitié du XVII^e siècle.



Vue de Belleville en 1707.

Les bibliothèques populaires	p. 128	Des immigrés en milieu populaire	p. 182
L. Passion		P. Simon	
L'urbanisation, un compromis	p. 134	Le théâtre de l'Est parisien	p. 189
A. Sellali		M. Denizot	
La rue des Pyrénées	p. 142	Le cinéma français d'Après-guerre	p. 195
F. Bourillon		A. Fourcaut	
Des apaches aux artistes		<i>La transformation des lieux</i>	
<i>Figures et sociabilité</i>		Les îlots insalubres	p. 200
Casque d'or et sa légende	p. 150	Y. Fijalkow	
C. Demeulenaere		Un palimpseste urbain	p. 210
Les débitants de vin	p. 157	E. Lapiere	
F. Théofilakis		Un laboratoire d'urbanisme	p. 217
La vie politique (1919-1944)	p. 161	M. Chabrol	
P. Nivet		Les avatars de la Réunion	p. 221
Indices de marbre, bribes d'histoire	p. 168	L. Longueville	
M. Pigenet		Logement social : frein à la gentrification	p. 226
Les territoires du peuple	p. 172	M. et M. Pinçon,	
D. Tartakowsky		Table des illustrations	p. 232
Au temps du Charonne italien	p. 176	Index	p. 235
M.-C. Blanc-Chaléard		Remerciements	p. 238



Le village de Belleville en 1767.

L'Action artistique de la ville de Paris donne encore une preuve de son dynamisme en ajoutant un nouveau titre à sa série des Quartiers. Je me réjouis tout particulièrement que cette dernière livraison soit consacrée au XX^e arrondissement.

Dernier dans l'ordre numérique, le « XX^e » occupe une des toutes premières places dans le cœur des amoureux de Paris. Sa notoriété exceptionnelle ne doit paradoxalement presque rien à son patrimoine monumental ; elle se fonde plutôt sur la puissance de son relief, qui en fait l'arrondissement le plus élevé de la capitale, et provient surtout de sa capacité à incarner une certaine image populaire de Paris.

Cette destinée n'était guère prévisible sous l'Ancien Régime quand Belleville et Charonne étaient de modestes villages viticoles dont quelques domaines aristocratiques occupaient près de la moitié du territoire. C'est le peuplement des faubourgs Saint-Antoine et du Temple qui amorça le mouvement en attirant aux barrières, dans les guinguettes, une clientèle ouvrière désireuse de se divertir. Bien vite, les villages de la danse et du petit vin se peuplèrent et s'industrialisèrent : Belleville n'était-elle pas devenue, en 1859, à la veille de l'annexion, la deuxième commune du département de la Seine, par l'importance de sa population ?

La Commune fit ensuite d'un quartier de plaisir durablement transformé en terre d'immigration, le dernier lieu de mémoire du Paris révolutionnaire.

Actif, surpeuplé, frondeur, le XX^e arrondissement entame, avec la III^e République, un lent combat contre la misère où églises, sociétés de secours mutuels, syndicats ouvriers et partis politiques rivalisent d'ardeur. Joint à la construction de nombreuses habitations à bon marché, leurs efforts apportent un début d'amélioration aux conditions de vie des plus démunis.

Depuis la Libération, la rénovation de l'habitat a été continuellement poursuivie, tout en intégrant davantage durant la mandature en cours, le souci de réhabiliter un bâti ancien dont le pittoresque et souvent la beauté sont désormais reconnus par tous.

Célébré par la peinture et le cinéma, le XX^e arrondissement, qui a vu naître Maurice Chevalier et Edith Piaf, a une véritable dimension mythique. Mais le mythe est bien vivant et la capacité d'attraction dont témoigne aujourd'hui l'arrondissement résume bien sa vitalité inaltérable.

Les lecteurs de ce livre, parmi lesquels, je l'espère, de très nombreux habitants du XX^e ne manqueront pas d'y découvrir de nouvelles raisons d'aimer cet arrondissement à la fois si singulier et si parisien.

Jean TIBERI,
Maire de Paris



*Vue de Paris depuis les hauteurs de Belleville. Peinture de Grevenbroeck. 1741.
Au premier plan, les carrières et fours à plâtre au bas de la butte Piat.*

Le XX^e arrondissement, n'oublie pas qu'il est investi d'une puissance évocatrice qui assure la survivance dans notre mémoire collective d'un passé parisien, à la fois très lointain et très proche.

Cet arrondissement constitue un lieu où la mémoire continue à travailler et où les enjeux qui restent disponibles suscitent le désir d'un nouvel avenir pour Paris. La configuration de certains sites a favorisé la cristallisation de sentiments collectifs. Cours, jardins, villes, passages mesurent la « créativité » de certains espaces enfouis, secrets, facteurs de résurgences et d'inventions.

Riche de la diversité de ses habitants, c'est le Paris des ateliers d'artistes, des scènes d'avant-garde, des expériences de démocratie directe et d'innovation sociale, confortant l'exigence d'un Paris citoyen.

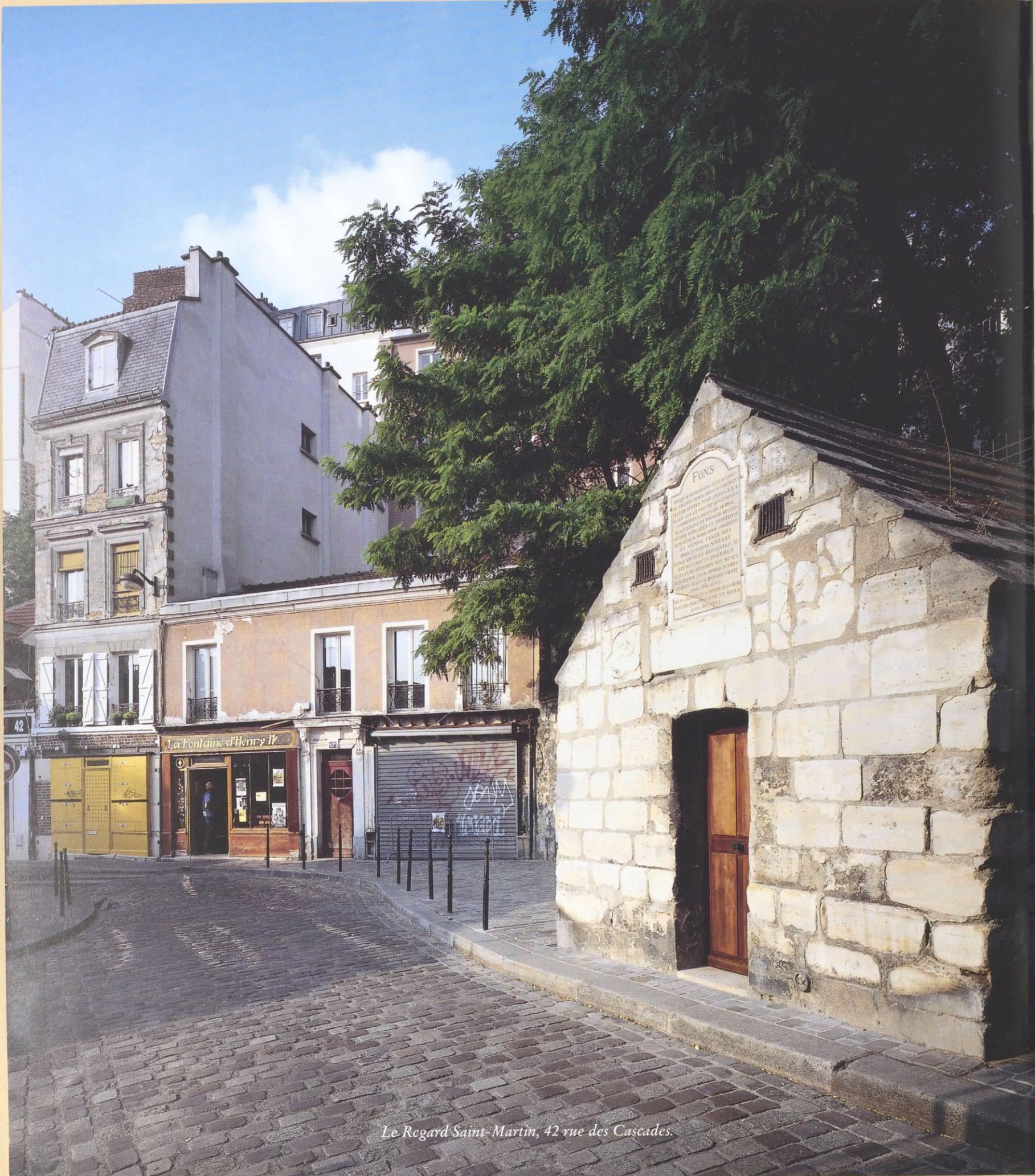
On assiste, dans cette partie de la capitale, longtemps vouée à l'obscurité du labeur, à une volonté de ressourcement culturel et civique.

A Paris, peut-être, plus encore qu'ailleurs, le soleil se lève à l'Est...

Michel Charzat
Sénateur maire du XX^e arrondissement de Paris



Le parc de Belleville



Le Regard Saint-Martin, 42 rue des Cascades.



L'église Saint-Germain et la place de Charonne. Peinture de Bouhot, 1836. Au premier plan l'ancienne mairie.

La montagne à Paris

Béatrice de Andia

Ligne de crête qui domine l'orient de la capitale, le XX^e arrondissement dont les hauteurs surplombent Montmartre, est la *Montagne à Paris*. Il est le seul arrondissement à posséder une géographie. Son relief lui confère une unité que l'histoire lui refuse longtemps. A l'écart du bassin parisien qu'il domine, il est enclavé dans sa barrière montueuse. Point de failles où se glissent des axes majeurs. Rien de pareil au XIX^e arrondissement où, brisant le front des falaises se glisse la voie romaine – qui est toujours la nôtre – qui ouvre une voie vers le nord et l'Allemagne. Rien de semblable au XII^e où la route, dans le creux du vallon se taille un chemin se dirigeant vers l'est et la Suisse. Replié sur lui-même, le XX^e s'ouvre exclusivement sur Paris. Coiffant les coteaux, étalé sur leurs flancs, son territoire couvre partie des villages de Belleville et Ménilmontant et Charonne. Situé au-dessus et au-delà des faubourgs, l'arrondissement est annexé en 1860. Restructuré par Haussmann, malmené par la Révolution industrielle et l'implantation de populations multiples, il reste en quête d'une identité improbable jusqu'à ce que se développent les transports en commun, à l'aube du XX^e siècle.

Par sa géographie et son histoire, le XX^e arrondissement est et se veut rebelle. Sans cesse, il affirme sa différence par rapport à l'océan des toitures qui s'étend à ses pieds. Fier de jalons bi-millénaires, il n'est pas écrasé par un passé omniprésent comme c'est le cas pour le cœur de la Cité. Loin de la Seine qui roule à ses pieds, il est à l'écart des centres politiques ou économiques de Paris, des sièges du pouvoir culturel ou religieux de la capitale. Sans percées majestueuses, sans musée proéminent, sans monument historique transcendant, il est vivant et secret. Sur ses collines ensoleillées, c'est un arrondissement riant. Doté d'une architecture mineure, international par l'origine de ses habitants, provincial par leur mode de vie, frondeur et atypique, il affirme sa différence. Dans tous les sens du terme, topographique, politique et humain, le XX^e arrondissement mérite son surnom : *la Montagne à Paris* !

Les eaux, sources de vie

Pendant un millénaire, les eaux de Belleville alimentent la rive droite. Les travaux sont exécutés au cours du haut Moyen Age par les moines de Saint-Laurent – dépendant du monastère construit au pied de la butte Montmartre au cours du VI^e siècle – et par les abbés du Prieuré de Saint-Martin-des-Champs. Ces derniers sont propriétaires, en 1060, de l'important domaine de Saviès situé sur le plateau. Les religieux des deux ordres construisent deux aqueducs drainant les sources de Belleville et du Pré St-Gervais. Lorsque Philippe-Auguste quitte l'île de la Cité, construit le nouveau Louvre et érige un mur pour défendre sa ville lors de son absence pendant la croisade, les eaux pures qui alimentent le nord sont raccordées aux premières fontaines de puisage situées aux Halles et aux Innocents, à Maubuée et à Saint-Avoye. Quatre siècles plus tard (fin du XV^e siècle), ces fontaines sont au nombre de 17. Au XVIII^e siècle, leurs aqueducs séculaires, en partie souterrains, sont accessibles par des regards : Messiers, Saint-Martin ou Cascades. Aujourd'hui ils se réduisent à des drains aboutissant aux égouts. Seul le nom des rues des Cascades, des Rigoles, de la Mare, de Savies, de la Duée, de la Cour des Noues, évoquent les eaux jaillissantes et dévalantes d'antan.

Les bourgs de Belleville et de Charonne

Cartes, plans et tableaux (dont le plus connu daté de 1741 est signé Grevenbroëck) évoquent les villages de Belleville et de Charonne sous l'Ancien Régime. Leurs maisons sont ramassées autour de la chapelle de Saint-Jean-Baptiste et de l'église médiévale de Saint-Germain de Charonne. Modifiées au XVII^e

siècle, elles sont refaites au XVIII^e siècle. De même, des documents rappellent les carrières de gypse à ciel ouvert concentrées au nord et au nord-ouest du territoire. Ils évoquent les fours à plâtre et les moulins à vents qui surplombent les hauteurs, les fermes, vergers et vignobles de la *Montagne à Paris*. Longtemps le centre de l'activité viticole se situa sous l'actuel quartier de la Réunion. 77% des terres y furent plantées de vignes. Cette proportion se maintient jusqu'au règne de Louis-Philippe. Les coteaux produisent un vin médiocre, voire détestable. Bénéficiant d'un microclimat et d'une orientation favorable à l'ensoleillement, sa production est facile. De plus, point de transport et point de taxe. Les collines de Belleville et de Charonne sont hors de l'enceinte de la capitale et de ses impôts. De là l'attraction que présente leur fruit pour les Parisiens qui viennent le goûter les dimanches et fêtes.

Entre ces deux bourgs, des couvents. Ils sont peu nombreux par rapport au reste de la couronne de Paris. Par contre, de belles propriétés y sont présentes. D'abord le clos de Mont-Louis. Sur ce lieu stratégique se tiennent le 2 juillet 1652, Mazarin et la Reine Anne d'Autriche. La Fronde fait rage. En contre bas, dans le Faubourg Saint-Antoine aux abords de la Bastille, se déroule une lutte sanglante. Les troupes royales menées par Turenne ont pour objectif de reconquérir la capitale aux mains des Frondeurs. Les insurgés, dirigés par Condé, commettent l'erreur de sortir de leur enceinte fortifiée. 5 000 d'entre eux périssent. Sans la Grande Mademoiselle qui tire le canon de la Bastille et ouvre les portes de la forteresse, le vainqueur de Rocroi aurait péri. Les bois magnifiques qui entourent le point de vue d'où le jeune Louis XIV observe la bataille, sont ultérieurement rachetés par les Jésuites. L'ordre de Saint-Ignace y bâtit une maison de repos qui devient l'ermitage favori du confesseur du Roi-Soleil. Le père La Chaise y vit en ascète. Pour ses illustres visiteurs, il crée un jardin parcouru d'allées ombragées, souligné par des terre-pleins et embelli par des broderies et des parterres. Repris par l'architecte Brongniart au tournant du XVIII^e, les perspectives imaginées par l'influent Jésuite sculptent encore aujourd'hui le paysage du fameux cimetière de l'Est parisien qui honore son nom.

Des jardins en cascades

Aux franges de ce parc magnifique se dresse, depuis la fin du XVI^e siècle, le château de Charonne (109, rue de Bagnolet) construit pour Martin de Bragelongne, président au Parlement de Paris. Son charme attire Henri IV qui le visite en 1601. Selon la mode du jour, le salon se présente sous forme d'une somptueuse galerie ornée de portraits royaux et de neuf tableaux sur *l'histoire d'Hercule*. Vendu en 1622, à Honoré Barentin, conseiller d'Etat proche de Richelieu, le nouveau propriétaire met à son tour l'accent sur le parc. Il l'orne d'eaux vives. Les grands dignitaires du royaume viennent l'admirer. Mais son effort ne survit pas à la mort du Cardinal. La Congrégation de Notre-Dame-de-la-Paix l'acquiert, en 1643. A l'ombre des bosquets, dans la solitude et le voisinage des Jésuites, les religieuses vivent modestement, absorbées par leur vie intérieure, indifférentes aux beautés du parc et de son architecture.

Un demi-siècle après Bragelongne, un autre premier président du Parlement de Paris s'installe à Charonne. Mais Nicolas Le Jay ne cherche pas l'isolement des bois. Il préfère s'établir le long de l'unique rue du village pour mieux adopter le train de vie campagnard. Après lui, en 1660, le baron de Breteuil anoblit sa demeure. Il l'agrandit et y invite la cour. Marie d'Orléans, veuve d'Henri de Savoie, duc de Nemours acquiert les lieux en 1706 pour y présenter ses précieuses collections. Dans le jardin, elle crée de magnifiques terrasses, des boulingrins et des *parterres à l'anglaise*. Elle multiplie les points de vues sur Paris et Vincennes. Cependant la mort l'emporte avant qu'elle ne profite de son œuvre. Un autre président, mais cette fois de la Chambre des Comptes de Bourgogne, achète le domaine en 1712. Philippe de Saint-Eugène fait des travaux dont nous avons connaissance par une description admirative. Une fois encore, le temps lui est compté. Dès 1719, la duchesse d'Orléans se porte adjudicataire du domaine qu'elle inclut dans le parc du château de Bagnolet.



Paris vu du cimetière du Père-Lachaise, 1^{ère} moitié du XIX^e s.



Vue panoramique de Paris prise des hauteurs de Ménilmontant (détail). Peinture de P. Schaan, 1894.

Les maisons de plaisance du XVIII^e siècle

Il ne faut pas croire que la femme du Régent, Philippe d'Orléans, cherche à transformer l'atmosphère secrète et recueillie de la *Montagne* qui surplombe Paris. Meurtrie par le libertinage de son époux, elle se cache pour vivre au calme. Pieusement, cette princesse abandonnée trouve à Bagnolet une qualité de solitude que ne lui donne pas les villages à la mode de Chaillot, Passy et Auteuil. L'Est parisien n'est plus un lieu de passage entre la ville et la cour. Depuis 1660, le roi n'est plus à Vincennes. Il préfère résider à Saint-Germain-en-Laye puis à Versailles. Dans son sillage les Grands abandonnent la *Montagne à Paris*. Ils implantent à l'ouest leurs châteaux près de ceux de Marly et de Saint-Cloud, de Louveciennes ou de Meudon. Exception modelée sur le train de vie d'une princesse du sang, le domaine de la duchesse d'Orléans est le plus vaste de la *Montagne à Paris*. Il est aussi l'un des plus nostalgiques. Ses frondaisons ont disparu dès avant la fin du XVIII^e siècle. Mais ses allées structurent, aujourd'hui encore, partie du paysage urbain du XX^e arrondissement. Si le mail de tilleuls qui menait à son ermitage s'est évanoui, le pavillon demeure, fidèle témoin des vœux de la recluse.

Au XVIII^e siècle, des *maisons des champs* se multiplient autour de Paris. Elles constituent une couronne de résidences secondaires. De style néo-palladien (venu d'Italie par l'Angleterre), ces villégiatures bucoliques sont, sur la *Montagne à Paris*, moins apprêtées qu'ailleurs. Proche du château de Charonne, la charmante demeure du comte de Sade, louée à Louise-Adélaïde de Bourbon-Conti, est confortable mais sans extravagance. Dans ses parages, Le Camus de Mézières érige sa maison de plaisance. Le fameux architecte y réunit de nombreux artistes. Au delà se dresse le pavillon de Carré de Baudouin (119, rue de Ménilmontant). Ceint de colonnes, ce temple grec s'entoure de jardins qui dévalent le coteau. Au détour de chemins ornés de lauriers roses et de grenadiers rouges, apparaissent vases, sirènes et putti. L'architecte Louis-Pierre Moreau œuvre pour lui-même. Il fait merveille. A l'image de Ledoux qui vient d'achever pour la comtesse du Barry le pavillon de Louveciennes, Moreau intègre le paysage dans l'habitation. Les hautes fenêtres des appartements encadrent les points de vues. Aux raffinements extérieurs répond un décor intérieur délicieux. Le pavillon Carré de Baudouin laisse prévoir la couronne de chef-d'œuvres éphémères qui va bientôt ceindre Paris. Il annonce les cent folies qui feront courir le monde entier et dont les plus célèbres sont celles de La Guimard sur les boulevards, du duc d'Orléans à Monceau et du comte d'Artois à Bagatelle.

Belleville et Charonne sont donc champêtres. Sur les flancs de leurs collines se promènent les marquises du Châtelet, de Chabonas et de Clément, les magnats de la finance, tels Doazan et Saint-Hilaire, des artistes musiciens tel Pieche ou des danseurs tel Vestris. Jean-Jacques Rousseau herborise sur leurs pentes ombragées. « Le jeudi 24 octobre 1776, je suivis après le dîner les boulevards extérieurs jusqu'à la rue du Chemin Vert par laquelle je gagnais les hauteurs de Ménilmontant. De là, prenant des sentiers à travers les vignes et les prairies, je traversais jusqu'à Charonne, le riant paysage qui sépare les deux villages ».

A l'avant garde des Lumières

A la fin du XVIII^e siècle, Belleville et Charonne sont devenus pour la bourgeoisie non seulement des centres de villégiature, mais surtout des lieux de retraite en cas d'épidémie. De plus, ils sont des sources d'approvisionnement, fonction capitale dans un monde en manque de numéraire. Pour subvenir à l'afflux des touristes et des résidents, les paysans et les artisans multiplient les initiatives. Conseillés par les parisiens, ils créent de petites industries (faïenceries de la Courtille) et des guinguettes.

Entre les deux bourgs, dans le secteur le plus pentu, boisé et solitaire, s'implante en 1695, la famille Le Peletier de Saint-Fargeau. Son immense domaine coiffe la colline de Ménilmontant. Sa vaste demeure voit naître, en 1760, Louis Michel Le Peletier de Saint-Fargeau dont le destin incarne la mutation du temps. Membre de l'aristocratie, riche, ce rejeton illustre, sous l'influence des philosophes, se convertit à la monarchie constitutionnelle puis à la république. Rallié à la Révolution, conventionnel, régicide, il est

finalement assassiné, en 1793, par un partisan de la Monarchie. Les voisins de sa vaste propriété de Ménilmontant suivent attentivement son évolution qui va devenir la leur.

Avec le Mur des Fermiers généraux, la capitale se rapproche. Elle insuffle les idées rebelles. Indifférente à la beauté des superbes barrières dressées par Ledoux entre 1787 et 1791, les cabaretiers et marchands de vins des faubourgs se soulèvent. Soudain inclus dans la capitale, ils sont de facto frappés par l'octroi. De plus ils se voient séparés de leur source d'approvisionnement par les portes hautement surveillées de Fontarabie, des Rats, de la Folie Regnault, des Amandiers, de Ménilmontant, des Trois Couronnes, de Ramponeau et de Belleville. Ces entrées monumentales constituent également des obstacles pour les détenteurs des innombrables guinguettes et restaurants qui ont fleuri sur le territoire du futur XX^e arrondissement. Leur nombre permet de mesurer leur force. Ils sont 51 avenue des Triomphes (cours de Vincennes), 11 au Grand Charonne, 14 à Fontarabie, 12 à Saint-Blaise, sans compter les fameux cabarets Ramponneau, Amandiers, Pavillon national, etc. Le soulèvement des commerçants rassemble bientôt les consommateurs. En quelques jours, l'union du petit peuple se cimente contre « ce mur qui rend Paris murmurant ». L'émeute se propage. Elle détruit partie de la nouvelle enceinte, hue l'impôt et le pouvoir royal qui l'a promu. La Révolution commence.

Le souffle de la Révolution

Dès lors Belleville et Charonne suivent les grandes heures révolutionnaires. La présence de bourgeois parisiens en villégiature n'est sans doute pas étrangère à la formation précoce de clubs populaires. Dès 1791, les sociétés fraternelles de Belleville et de Charonne témoignent de l'engagement de ces deux communes en faveur de la Constituante, puis de la Convention. Une nouvelle sociabilité se forge au cours des réunions. Les thèmes des discours portent sur la liberté, l'égalité des citoyens et la défense patriotique. L'union se scelle autour de la Loi, de l'éducation et de la morale républicaine. Bientôt se créent des écoles primaires. Des fêtes célèbrent l'Être Suprême. Les prêtres jureurs portent à la Convention leurs objets cultuels. Les églises se vident de chrétiens et se remplissent d'assemblées révolutionnaires. Les Sans-Culottes affirment leur loyalisme tandis que sur les hauteurs se déroule une expérience scientifique à portée mondiale : pour assurer une liaison rapide avec la frontière de l'est où les soldats français luttent contre la première coalition réunie à la suite de la déchéance et de l'arrestation de Louis XVI, Chappe, après mille péripéties, installe un télégraphe optique qui transmet les informations à distance (1793). Puis les cartes se brouillent. Des complots se succèdent. Les modérés prennent l'avantage. Ils se débarrassent des indésirables. A la fin de la Révolution, l'insaisissable baron de Batz est recherché dans le pavillon de l'Ermitage, dépendance du château de Bagnolet. C'est alors que les maisons de plaisance de l'Ancien Régime changent de propriétaires. Leurs jardins se métamorphosent en parcs d'attractions. Ainsi apparaissent les *Montagnes françaises* (adaptation des Montagnes russes) qui font courir tout Paris. Alors s'imposent les guinguettes de Desnoyers et le manège de Belleville.

Sous Napoléon I^{er}, deux dates marquent définitivement ce qui sera le XX^e arrondissement : 1804 et 1814. Le 21 mars 1804 s'inaugure le cimetière du Père-Lachaise. Les travaux herculéens menés depuis 1801 sur ce cimetière (alors situé hors des murs de la capitale) sont la conséquence des théories hygiénistes du siècle des Lumières. En 1776, pour cause d'insalubrité, le Parlement de Paris interdit d'inhumer dans les églises. A partir de 1782, il fait transporter dans les catacombes, les ossements accumulés depuis sept siècles dans le charnier des Innocents. Reste à trouver l'emplacement pour les nouvelles sépultures. Le Consulat s'en charge. Il désigne trois nécropoles laïques : au nord, Montmartre ; au sud, Montparnasse et à l'est, le jardin abandonné des Jésuites. A l'image des *campos santos* anglo-saxons, le nouveau cimetière est un parc. L'alternance des saisons y confirme la renaissance de la nature à chaque printemps. Ce symbole laisse transparaitre l'immortalité de l'âme. Dans cet esprit déiste se renouvellent les rites funéraires parisiens. Vers



La rue des Couronnes. Peinture de A. Quizet. 1^{ère} moitié du XXe s.

Quizet



La rue des Envierges. Aquarelle de F. Truffaut, 1904.

le Père-Lachaise, la promenade de Belleville prend un air de piété nostalgique. La mémoire des morts, évoquée entre les arbres et les fleurs, se matérialise par une statuaire et des architectures faisant appel aux plus grands artistes du temps. Réunissant les restes des gloires parisiennes du XIX^e siècle, le Père-Lachaise, avec ses trois millions de visiteurs, devient au fil des décennies un lieu de recueillement admirable, un jardin superbe, un musée de sculpture en plein air. La seconde date qui marque le règne de Napoléon I^{er} se situe à son terme. Alors que la France est envahie, que Paris se défend contre la coalition des Alliés, une ligne stratégique est établie. Son tracé est de la plus haute importance. Successivement les ministres de Louis-Philippe et de Napoléon III, le reprennent : Thiers, en 1841, pour dresser ses fortifications et Haussmann, en 1860, pour délimiter l'Est de Paris.

La Révolution industrielle

La rupture avec le monde rural a deux causes simultanées : le pourrissement du cœur de Paris et l'arrivée de la Révolution industrielle. Au centre ville, l'absence d'entretien des immeubles sans propriétaire pendant la Révolution met grand nombre d'entre eux en péril. Faute d'égout et d'urbanisme public, leurs voies d'accès sont couvertes de fange et impraticables. A la misère, s'ajoute la surpopulation conséquence de l'arrivée massive de provinciaux puis d'étrangers qui fuient les campagnes affamées et qu'attirent les lumières de la ville. Les nouveaux venus s'implantent n'importe où. Ils sont à dix dans le même meublé. Ignorants les normes élémentaires d'hygiène, ils provoquent des épidémies. Endémique de 1832 à 1838, le choléra tue parfois des centaines de malades par jour. Contagieux, il chasse les habitants des arrondissements centraux. Effrayée, la bourgeoisie émigre vers l'ouest. Les ouvriers sont transférés à l'Est.

Pour répondre à cette soudaine demande de logements, 70 voies privées sont aménagées sur la seule *Montagne à Paris*. Sans plan d'ensemble ni infrastructure particulière, ces programmes désordonnés attestent du dynamisme de spéculateurs modestes, souvent locaux : notaires, commerçants ou artisans. L'urbanisation s'accélère avec le siècle. Après les petites parcelles, les grandes propriétés sont loties : en 1844, les Montagnes Françaises et en 1876, Saint-Fargeau. Parallèlement, et dans la même anarchie, s'implantent des industries dangereuses, interdites dans la capitale. Tour à tour surgissent des fabriques d'allumettes et de produits chimiques, des ateliers de métal, des chantiers de pierre de taille et des centaines d'artisans. Outre les industries du vêtement et du meuble, s'ouvrent des fabriques de pianos, de couverts et de faïences. Il y a surtout l'immense l'usine de gaz de Saint-Mandé au sud de Charonne. Loin des grandes gares de Paris et des voies d'eau qui attirent de gigantesques usines et des milliers d'ouvriers, pour une cause géographique évidente, faute de transport et d'espace appropriés, la Révolution industrielle de *la Montagne à Paris* se réduit à des fabriques de taille moyenne. Bien que la population de l'Est parisien quintuple entre 1820 et 1840, les métamorphoses de Belleville ou de Charonne n'ont pas l'ampleur de celles qui, ailleurs, transforment la couronne de Paris.

La joie, la fête et le théâtre

La stabilité de la petite bourgeoisie, de l'artisanat et des vigneron, le nombre impressionnant de débits de boisson où se rencontre la population masculine, explique la pérennité des traditions festives. Elles évoluent au rythme des mentalités et des activités. La descente de la Courtille devient un haut lieu de réjouissance. De même les guinguettes continuent de fleurir. L'une des plus connues, le *Lac Saint-Fargeau*, implantée dans une ancienne carrière, réunit tour à tour George Sand, Alexandre Dumas, Pierre-Joseph Proudhon et, à la fin du siècle, Jules Ferry, Louis Blanc et, évidemment, Léon Gambetta. *La Montagne à Paris*

devient un centre récréatif incomparable après l'ouverture, en 1829, du théâtre de Belleville. Cet établissement frondeur et populaire, construit par Seveste, est toujours bondé. Son rayonnement dans l'Est parisien contribue à transformer Belleville en une aire de plaisir et de divertissement. Après l'annexion, les habitués du « boulevard du crime » désorientés par la destruction systématique des salles de spectacles poursuivie par Haussmann, se replient sur la *Montagne à Paris*. Ils y retrouvent avec la joie populaire, un souffle de liberté.

Entre temps, la tragédie des Saint-Simoniens marque profondément la société locale. Le drame se déroule en quelques mois. Au printemps 1832, après la mort de sa mère, atteinte du choléra, Prosper Enfantin, s'installe dans le domaine de son père, le banquier Barthélémy Enfantin, propriétaire depuis 1793 d'une belle propriété sur les flancs de Ménilmontant dont il hérite. Pontif suprême de la secte des Saint-Simoniens, ce bourgeois rêvant de réconciliation sociale, transforme les hauteurs de Belleville, leurs allées de tilleuls et leurs jardins, en *colline inspirée*. 40 fidèles revêtus en moines sont soumis à une liturgie nouvelle : prises d'habit et cérémonies solennelles. Avant que les membres de la secte saint-simonienne ne fassent bâtir le temple qu'ils appellent de leurs vœux, la police de Louis-Philippe s'inquiète. Condamnés au pénal pour réunions illicites, les moines sont chassés et le domaine est fermé. Prosper Enfantin est jeté en prison. Jugée, la société saint-simonienne est dissoute. Mais, sur les coteaux de Belleville, l'ombre généreuse des théories sociales demeure gravée dans la mémoire des habitants.

Le progrès devance la misère

Au cours du XIX^e siècle les frontières du futur XX^e arrondissement se dessinent progressivement. La limite ouest est constituée depuis 1788 par le mur des Fermiers généraux. Détruit par Haussmann, il est remplacé par les boulevards de Belleville, Ménilmontant et Charonne. La frange orientale, depuis 1841, est constituée par les fortifications de Thiers occupées par les militaires. Entre deux, sur les coteaux, l'immigration déferle par vagues successives. Elle s'immisce entre les fabriques et les usines. Ce bourgeonnement anarchique est infiltré par les idées révolutionnaires. Face à la misère des ouvriers, à l'arrogance des chefs d'entreprise, les pouvoirs publics semblent paralysés. Seul le clergé se responsabilise. Pour combler le retard, il évangélise et remplace l'ancienne église par une nouvelle paroisse Saint-Jean-Baptiste-de-Belleville. Erigée de 1854 à 1859, elle est en style médiéval. L'ampleur de la tâche à réaliser par le curé semble sans limites. Son apostolat ne peut changer ni les esprits, ni les mœurs de ses milliers de paroissiens illettrés, sans religion. La majorité de la population n'est ni mariée, ni enterrée chrétiennement. Profondément de gauche, « montagnarde », elle se complaît à défier le pouvoir établi. Or, celui-ci se venge. En 1860, à la stupeur générale, l'intégration de Belleville et Charonne à Paris (que tout le monde attendait) n'adopte pas les limites des anciennes paroisses. Pour maîtriser un territoire hostile, Napoléon III scinde en deux la commune rebelle de Belleville. Il rattache une moitié au XIX^e arrondissement et l'autre au XX^e. Dès lors, désarticulée, jugulée, la *Montagne à Paris* clame son malheur. Elle se retranche dans son isolement irrédentiste. Belleville forge contre Paris son mythe de village sacrifié.

Prétextant la nécessité de prévenir un déferlement des Montagnards de Belleville et Charonne sur les quartiers bourgeois de l'ouest parisien, le Second Empire entreprend un programme de voirie. Les troupes postées dans les casernes voisines doivent circuler dans les impénétrables coteaux. Haussmann entreprend un réseau d'axes Est-Ouest, barrés par une perpendiculaire nord-sud. Il élargit les rues de Belleville, Ménilmontant, Bagnole, d'Avron et perce à angle droit la rue des Pyrénées, le long du chemin de fer de ceinture. Réservoirs, hôpitaux, mairies, écoles sont implantés sur cette grille. Mais les pouvoirs publics n'ont pas le temps de se pencher sur le cœur des îlots, livrés à l'anarchie.

M. Jean TIBERI, Maire de Paris
Mme Hélène MACE de LEPINAY, Adjoint au Maire, Chargé de la Culture
M. Michel CHARZAT, Maire du XX^e arrondissement
M. Michel JUNOT, Président de l'Action artistique de la Ville de Paris
M. Jean GAUTIER, Directeur des Affaires culturelles de la Ville de Paris
Mme Martine de NADAILLAC, Directeur du Patrimoine et Architecture de la Ville de Paris
M. Janic GOURLET, Directeur des Parcs, jardins et espaces verts de la Ville de Paris

L'ouvrage est publié par l'Action artistique de la Ville de Paris à l'occasion de l'exposition qu'elle organise et dont le commissariat est assuré par :

**M. François GASNAULT, directeur des Archives de Paris
et M. Jean-Philippe DUMAS, conservateur aux Archives de Paris**
assistés de Mme Chistine FILLOLES, documentaliste aux Archives de Paris
Recherche iconographique : Mme Svetlana VIRAPIN-JUIN

Les prêts des oeuvres présentées ont été aimablement consentis par :

Les Archives nationales

M. Philippe BELAVAL, directeur des Archives de France, Mme Marie-Paule ARNAULD, directeur du Centre historique des Archives nationales, Mme Cécile SOUCHON, conservateur en chef chargé des cartes et plans, M. Henri ZUBER, conservateur en chef responsable du CARAN, Mme Florence CLAVAUD, conservateur chargé de la reprographie.

Les Archives de Paris

M. François GASNAULT, directeur.

Les Archives et Musée de la Préfecture de police

M. Claude CHARLOT, chef du service des archives et du musée, Mme Isabelle SAUVE-ASTRUC, conservateur du musée, M. Michel GRAUR, M. Rémy VALAT.

Les Archives de l'Assistance publique Hôpitaux de Paris

M. Sylvain RIQUIER, chef du service, Mme Martine BUI, responsable de la bibliothèque.

La Bibliothèque administrative de la Ville de Paris

M. Pierre CASSELLE, directeur, Mme Noëlle BALLEY, conservateur.

La Bibliothèque Fomey

Mme Anne-Claude LELIEUR, directeur, Mme Paule-Andrée MOSELLE, bibliothécaire.

La Bibliothèque historique de la Ville de Paris

M. Jean DERENS, directeur, Mme Geneviève MADORE, conservateur, M. Luc PASSION, conservateur, Mme Liza DAUM, conservateur chargé du service photographique.

La Bibliothèque Saint-Blaise

Mme Claude SORET, conservateur, M. Helios RADRE-SA, responsable du fonds local.

Le Conservatoire national des arts et métiers

Mme Dominique FERRIOT, directeur du musée des techniques, Mme Elise PICARD, maître de conférences au musée.

La Commission du Vieux-Paris

M. Michel FLEURY, vice-président, Mme Elisabeth PILLET, Mme Anne DUGAST.

La direction des Affaires culturelles de la Ville de Paris

M. Jean GAUTIER, directeur, M. André PICHERY, sous-directeur des richesses artistiques, M. Daniel IMBERT, chef de service de la conservation des oeuvres d'art religieuses et civiles, Mme Myriam SIMON, conservateur, Mme Marie-José DIETSCHY, documentaliste, M. Sylvain LECOMBRE, conservateur du département des arts plastiques, Mme Camille MORINEAU, conservateur du fonds municipal d'art contemporain, Mme Gaëlle RAGEOT, adjoint au conservateur.

La direction de l'Aménagement urbain et de la construction

M. Jacques MARVILLET, directeur, M. André PICARLE, chef du service technique de la documentation foncière.

La direction des Parcs et jardins et espaces verts de la Ville de Paris

M. Janic GOURLET, directeur, Mme Sylvie CELDRAN, M. Eric JOLY, chef de la circonscription des productions et achats horticoles.

L'Ecole nationale des ponts et chaussées

M. Pierre VELTZ, directeur, M. Guy CORONIO, direc-

teur du centre de documentation contemporaine et historique, Mlle Anne LACOURT, archiviste, Mme Carine LA TELA, responsable de la section documentation historique, M. Laurent SAYE, responsable de la médiathèque.

L'Institut français d'architecture

M. Dominique PERRAULT, président, M. Jean-Louis COHEN, directeur, M. David PEYCERE, conservateur des archives, Mme Sonia GAUBERT, documentaliste, M. Guillaume MARCHAND, documentaliste-adjoint, Mme Dominique RAGUIN, secrétaire.

Le musée national des Arts et traditions populaires

M. Michel COLLARDELLE, directeur, M. Frédéric MAGUET, conservateur de l'icônôthèque, M. Philippe TRISTAN, Mme Clémence POIVET.

Le musée Carnavalet

M. Jean-Marc LERI, directeur, Mme Brigitte de MONT-CLOS, conservateur chargé du Cabinet des Arts graphiques, Mme Renée DAVRAY-PIEKOLEK, conservateur chargé des prêts, M. Christophe LERIBAUT, conservateur, Mme Jocelyne VAN DE PUTTE, conservateur.

Le musée du Jouet à Poissy

M. Jacques MASDEUARUS, député-maire de Poissy, Mme Jeanne DAMANNE, conservateur.

Le musée de la Poste

M. Serge DEBIEN, directeur, M. Patrick MARCHAND, responsable des prêts.

Le Pavillon de l'Arsenal

Mme Ann-José ARLOT, directeur général, Mme Martine PITALLIER, responsable de la documentation, Mme Antonella CASSELATO, documentaliste.

Le Centre d'action sociale de la Ville de Paris

M. Jean-Claude AUGER, directeur, Mme Françoise AGOSTINI, directeur de la fondation Alquier-Debrousse, Mme Françoise ANDREE, secrétaire.

La société Bull

M. Guy de PANAFIEU, président-directeur général, M. Alain LESSEUR, président de la fédération des équipes Bull, M. Michel GUICHARD, vice-président Relations et Communication, M. Mathieu BARROIS, responsable des archives.

La Ville de Bagnolet

M. Daniel MONGEAU, maire de Bagnolet, Mme Catherine TORDEUX-PETILLON, attachée de conservation, Mme Gaëlle JOURDAN, rédacteur.

Le service historique de l'Armée de l'Air

Général Hugues SILVESTRE DE SACY, chef du service, Mme Luce GAUME et Mme Agnès BEYLOT, conservateurs.

Le Service historique de l'Armée de Terre

Général André BACH, chef du service, Mme Nicole SALAT, conservateur des archives du génie, M. Martin BARROS, attaché de conservation.

La Société nationale d'Horticulture de France

M. Michel COINTAT, président.

Le Théâtre de l'est parisien

M. Guy RETORE, directeur, Mme Marion DENIZOT.

Nous exprimons notre plus vive reconnaissance aux prêteurs privés qui ont accepté de nous confier de précieux objets de leurs collections :

M. Frédéric BOREL, architecte, M. Maurice CLOS, M. François LAISNEY, architecte, Mme Janine GALIANO,

M. Philippe SIMON, M. Xavier PENOT, architectes, M. Bernard MARCHOIS, secrétaire général des « amis d'Edith Piaf », M. Jean -Pierre ROBERT, collectionneur, Mme Odile SEYLER, architecte ainsi qu'à tous ceux qui ont préféré garder l'anonymat.

Enfin, nous ne saurions oublier ceux qui, en nous communiquant de précieux renseignements ou en nous soutenant dans la réalisation de cet ouvrage, ont largement contribué à favoriser nos recherches, en particulier :

Mlle Christine BAL, Mme Orsetta BECHELLONI, M. Christophe BELIN, Mme Valérie BROUSSELLE, Mme Marie-Andrée CORCUFF, M. Alain DALOTEL, Mme Christiane DEMEULENAERE-DOUYERE, M. Gilles DINNEMATIN, Mme Liliane GARDEL et M. Bruno POUCHIN, Mme Diane GRAY, M. Henri GUERARD, M. Thierry HALAY, Mme Pascale JAUSSEURAND, M. Laurent KRUSZYK, Mme Patricia LAMY, M. Eric LAPIERRE, M. Lionel LONGUEVILLE, Père Jean MONNIER, M. Michel QUETIN, Mme Françoise RIVIERE, M. Jean-Louis ROBERT, Mlle Véronique VEZINET, M. Jean-Jacques WEBER, M. Jean YANSEAUD.

Nous remercions pour leur chaleureux accueil la mairie du XX^e arrondissement et toute son équipe en particulier :

M. Pierre BELLENGER, secrétaire général, Mme Hélène BOUCHER, chef de cabinet, M. Jean-Michel ROSENFELD, adjoint au maire chargé de la Mémoire et de la Culture.

Nous tenons à remercier tout particulièrement l'Association historique et archéologique du XX^e arrondissement.

La Déléguée à l'Action artistique de la Ville de Paris et les commissaires de l'exposition tiennent à exprimer leur reconnaissance au personnel des Archives de Paris.

La scénographie de l'exposition a été réalisée par Mme Nathalie MEYER.

Le montage de l'exposition est l'oeuvre du Génie civil de la Ville de Paris : M. Jean-Pierre BOURRET, ingénieur en chef, M. Michel BERNE, chef d'atelier, M. Michel LAPAQUETTE.

La réalisation de l'ouvrage et de l'exposition : Action artistique de la Ville de Paris : M. Philippe AUROIR, administrateur, Atelier Elio, Mlle Stéphanie BOURA, Mme Annick CHANTREL, chargée de la diffusion, Mme Evelyn CHEUVREUX, chargée de diffusion, Mme Florence CLAVAL, chargée des relations publiques, Mme Marie-Christine D'ALLEMAGNE, M. Jean-Christophe DOËRR, photographe, M. Pierre GARSON, comptable, Mlle Virginie de MASSIAC, conférencière, M. Jérôme POISSON, assistant de diffusion, Mlle Géraldine RIDEAU, chargée d'expositions, M. Stéphane ROUELLE, M. Patrick THIEULON, Mme Françoise VIC-DUPONT, chargée de mission, Mlle Marianne BLONDELEAU, Mlle Linda GIANGARDELLA, Mlle Géraldine SALIN, stagiaires.

Béatrice de ANDIA
Délégué général à l'Action artistique de la Ville de Paris



Cet ouvrage composé en Garamond
par Arts Graphiques du Centre, Tours
a été achevé en octobre 1999
sur les presses de Castuera, S.A. - Pamplona

Maquette Béatrice de Andia